

CESARE DE MARCHI

La Vocation

roman traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

à Marcello Petrelli

I

L'huile bouillonnait tranquillement, il n'y avait qu'à la surveiller. A présent, l'oreille toujours attentive au marmonnement de la friteuse, il avait quelques minutes pour penser. Mais il suffisait d'un rien, d'un instant de distraction, pour que la belle dorure des bâtonnets de pommes de terre sèche et noircisse, et que tout soit immangeable. Entretiens, ses pensées s'éveillaient vraiment, indéfinies, bougeant à peine, jusqu'à trouver un pôle et voler vers celui-ci, et se presser autour... Le pape Léon face au cruel cavalier, au bord d'un fleuve ; tout de blanc vêtu, le pape, en selle, la crosse dans une main, les rênes du cheval dans l'autre... ou peut-être était-il à pied et levait-il calmement le visage vers le terrible dont il soutenait le regard ; au grand heaume cornu de l'autre, il opposait un couvre-chef inoffensif, la tiare, ça devait s'appeler ainsi, en tissu blanc, comme ce qu'il portait lui-même sur la tête, mais qui était en forme de tube et qui servait à lui protéger les cheveux des éternelles vapeurs et odeurs de friture... Sauf que, non ! un mouvement ou une pensée plus brusque que les autres l'avait fait tomber dans le bac de la friteuse ! D'un geste preste des deux mains, il parvint à l'attraper avant qu'il ne sombre dans l'huile, et se le remit sur la tête, cette fois bien enfoncé, pour

qu'il y reste. Et en effet, il le sentait maintenant si serré que cette étreinte éteignit totalement la vision.

Il souleva le panier dans lequel les frites, emprisonnées, amoncelées, se tordaient encore sous l'effet de la chaleur et changeaient de couleur à vue d'œil. Juste à temps. Il les renversa sur du papier épais, tel un filet plein de petits poissons et, de l'autre main, il prit, dans la bassine à sa gauche, une, deux poignées de bâtonnets crus qu'il flanqua dans le panier, à la place de ceux qui venaient de frire. En replongeant le panier, il détourna le visage de l'explosion d'éclaboussures qui l'accueillait régulièrement. Toute une joue et un côté du cou, jusqu'au bout du menton, lui démangeaient avec de minuscules piquûres. Les premiers temps, il s'essuyait chaque fois avec un chiffon ou sur sa manche, mais désormais il laissait faire. Le souffle ardent et nauséabond de l'huile se condensait en une myriade de gouttelettes grasses sur le moindre bout de peau nue, traversait le tablier et imprégnait les vêtements, et il essayait de ne pas y penser, il essayait de ramener ses pensées sur la rencontre d'Attila et du pape Léon, qu'est-ce qu'ils pouvaient bien s'être dit, qu'est-ce qui avait pu convaincre l'irréductible de se retirer... Du sommet de sa toque avait commencé un égouttement lent et continu, qui coulait en filets de liquide chaud le long de son cuir chevelu et de sa nuque : impossible de faire abstraction de son dégoût. Peu importait que son temps de travail fût presque fini, et qu'il ne désirât rien d'autre que rentrer chez lui, où la première chose qu'il faisait était de se mettre nu et de tout fourrer, y compris caleçon et chaussettes, dans la machine à laver ; et même s'il ne la mettait pas en marche tout de suite, il fermait le hublot afin que l'odeur ne se répande pas dans la pièce. Mais cette odeur, il l'avait encore dans les narines après

s'être longuement douché à grande eau, il se reniflait les bras, les mains, le bout des doigts, et il lui semblait la retrouver, à la fois âcre et rance, collée à sa peau, et alors il se savonnait et se frottait encore jusqu'à ce que son odorat, peut-être aussi sous l'effet de la fatigue, se calme. Et il ne tentait même pas, là, chez lui, de reprendre le fil de ses pensées, toujours nouées et paralysées par la puanteur de la friteuse. Se mettre à lire à cette heure-ci (quelle heure ? une heure du matin, déjà) même si un livre, ou plusieurs, attendaient sur la table de la cuisine, lui était physiquement impossible. Les livres, il les retrouverait le lendemain, très tôt, après un petit-déjeuner rapide, pain et café au lait : le réveil était réglé, comme toujours, sur six heures, un jet d'eau froide sur le visage lui éclaircirait les idées, et il se mettrait enfin à lire. Lire, oui, même s'il n'était qu'un plongeur, ou à peine plus (il n'avait pas une grande considération pour son travail) et pas des petits romans à la noix ; il lisait des livres d'histoire économique et politique, d'histoire de la technique et de la culture, bref, ce qu'un historien doit savoir, il devait le savoir, lui aussi. Un plongeur avec des propensions historiographiques, ça ne court pas les rues, d'accord ; mais ce n'était pas assez pour voir là le signe d'une fixation, à l'instar de certaines de ses connaissances. La vie intellectuelle d'un ingénieur ou d'un médecin, on ne l'appelait pas "fixation", à ces gens-là, on ne demandait pas de justifier leur choix ; les justifications, on ne les demandait qu'à lui, et ils auraient voulu qu'il réponde quoi ? Pour me réaliser, pour donner un sens à ma vie... ? Et tout cela pour ne pas devoir dire : c'est comme ça, un point c'est tout, c'est l'objet de ma vie mentale.

Lorsqu'il était lycéen, bon élève, et même brillant, il allait de soi qu'il poursuivrait ses études, le

contraire eût été étonnant. Alors qu'il n'était pas entré à l'université. Non, dès la fin du secondaire, il avait dû subvenir à ses besoins, et ainsi, avec un bac classique en poche, il s'était présenté sur le marché du travail milanais où on lui avait proposé successivement une place de coursier dans une crèmerie, de facteur, de coursier, de magasinier, de gardien de parking municipal, et enfin de garçon de cuisine, chargé de cuire des frites dans ce qu'on appelle fast-food. Au début, il habitait un studio meublé ; des années, ce "début" avait duré des années ; il y dormait et mangeait – le peu qu'il arrivait à faire cuire sans savoir cuisiner. Il avait même essayé, il s'était inscrit à l'université, mais il ne pouvait pas suivre les cours et il étudiait seul, le soir, tâchant d'ignorer la fatigue, de garder droite sa tête qui retombait sur sa poitrine, parcourant les lignes sans savoir qu'il lisait, lisait et oubliait... Parfois, il avait présenté aux examens son visage inconnu, mais il n'avait pas trouvé d'indulgence, et encore moins de compréhension. Un jour, il avait voulu expliquer sa situation et il s'était entendu répondre que l'université n'est pas un refuge pour autodidactes. Enfin, le jour de son trentième anniversaire, il avait décidé de renoncer : à son âge, le diplôme ne servait plus à rien, et puis la distance entre lui et les étudiants normaux devenait trop grande, il ne se sentait pas à sa place. Mais s'il renonçait à l'université, il ne renonçait pas aux études. Et de ce point de vue, le travail au fast-food avait apporté une certaine amélioration. En acceptant d'assurer la deuxième tranche horaire, de cinq heures de l'après-midi à minuit, il gagnait un peu plus, si bien qu'un deux-pièces avait remplacé le studio, mais surtout, les heures de la matinée et du début de l'après-midi étaient libres pour la lecture ; il était également libre d'aller

à l'université (avec, en plus, le soulagement de ne plus le faire en tant qu'étudiant) pour assister aux cours susceptibles de l'intéresser, et qui, au contraire – autre soulagement –, s'avéraient presque toujours médiocres.

D'en haut, des gouttes chaudes tombaient sur le sommet de son crâne et ruisselaient lentement, grasses, entre ses cheveux, jusqu'à sa nuque et ses tempes, et s'il penchait la tête en avant, il les sentait couler vers son front. Le bord de la toque de cuisinier les retenait encore, mais il se ramollissait, elles déborderaient bientôt à l'extérieur et ruisselleraient sur son visage. Il chercha des yeux un chiffon, voilà, celui-ci n'avait pas l'air trop sale, il enleva son couvre-chef et se tamponna la tête soigneusement, longuement, jusqu'à ce que le chiffon soit trempé sous ses doigts. Alors, il le posa et souleva le panier : bon, la cuisson des frites n'était pas très avancée, il avait le temps d'aller jusqu'à l'armoire où se trouvaient les toques en papier : elles n'étaient ni aussi hautes ni aussi solides que celles en tissu, mais en l'occurrence, c'était un moindre mal. Il en mit une, ridiculement légère, c'était comme ne rien avoir sur la tête, et en refaisant les trois pas vers la friteuse, il se retrouva nez à nez avec Paolo Tafuri, un parfait imbécile, mais qui, là-dedans, était quand même le chef et qu'il fallait appeler au moins M. Paolo ; lequel M. Paolo l'agressa avec un de ses commentaires violents grâce auxquels il tentait de compenser l'exiguïté de sa taille et l'inutilité de sa fonction ("Je te l'ai dit mille fois, mais toi, tu attends le dernier moment, tête de mule ! Si tu as ce problème avec la toque en papier, tu la jettes et tu en mets une autre !" – Du moins avait-il saisi la dynamique de l'incident). Il acquiesça brièvement, pour éviter une discussion pénible, et reprit son poste, ignorant la suite

du commentaire dans son dos (“Mais toi, il faut toujours que tu n’en fasses qu’à ta tête ! Ils sont peut-être idiots, les cuisiniers du monde entier, qui utilisent des toques en papier, tête de mule !”). La redondance des reproches faisait partie intégrante du travail et de son abjection : il fallait la prendre pour ce qu’elle était ; d’ailleurs, elle lui entrait par une oreille et sortait par l’autre, alors qu’une réponse ou une tentative de justification n’aurait fait qu’accroître les deux : la redondance de l’imbécile et l’abjection du travail.

Quoi qu’il en soit, son service prenait fin, la pendule de la cuisine disait clairement qu’il était presque minuit. Il sortit les pommes de terre de la friteuse et remplit le panier pour la dernière fois. Sous sa toque en papier, il ne ruisselait plus, mais ses cheveux étaient aplatis et poisseux ; quand il sortit dans la rue et qu’il marcha dans la nuit hivernale – à grandes enjambées, pour se réchauffer et ne pas rater le dernier bus – il eut la sensation, désagréable, qu’une calotte froide lui enserrait la tête, et cette sensation ne le quitta pas, même à l’intérieur du bus malgré les portes fermées, dans les soubresauts d’une conduite nerveuse ; le chauffeur accomplissait sans doute son dernier trajet lui aussi, irrité par les feux rouges et par les arrêts demandés, qu’il respectait avec des coups de freins imprévus et de brusques coups de volant pour s’approcher du trottoir. Sur lequel, sitôt descendu, il vacilla avant de retrouver sa démarche normale qui, en quelques minutes, le conduisit chez lui. Il put enfin s’immerger sous le jet bouillant et les vapeurs de la douche. Il s’abîma, tiède, dans le sommeil.

Sur la table en formica, le matin, il lisait deux heures. Il ne lui arrivait jamais de renoncer ; parfois,